

Retour de Dieu et fuite du religieux

Thierry Hentsch

Number 184, May–June 2002

Les folies de Dieu : les lieux du religieux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17124ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hentsch, T. (2002). Retour de Dieu et fuite du religieux. *Spirale*, (184), 14–14.

RETOUR DE DIEU ET FUITE DU RELIGIEUX

LE RETOUR de Dieu a fait grand fracas. Il s'est produit aux yeux de tous le 11 septembre 2001. Que ce retour survienne à l'occasion d'un attentat spectaculaire contre la raison et la liberté révèle sa formidable ambiguïté. Dieu apparaît tour à tour instigateur et réparateur d'un traumatisme à sa mesure. Dieu se dresse contre Dieu.

L'ambivalence vient de beaucoup plus loin : l'amour de Dieu a presque toujours été semé de haines et taché de sang. Ceux qui se sont ingénies à rendre son nom imprononçable (YHWH) doivent avoir été inspirés par une singulière pré-science de l'histoire. Mais le sens de cette divine lacune n'a pas été compris, encore moins suivi. Nul ne renonce à se prévaloir du nom de Dieu lorsque la nécessité s'en fait sentir ou qu'il peut en tirer avantage. Rien d'étonnant à ce qu'il re-survienne dans tous les camps en temps de crise. Mais ce retour hollywoodien n'a rien de religieux, il est même le meilleur indice de la panne spirituelle. Du point de vue religieux, il y a longtemps que Dieu est hors d'usage. Plus que jamais Dieu fait aujourd'hui obstacle à la pensée religieuse.

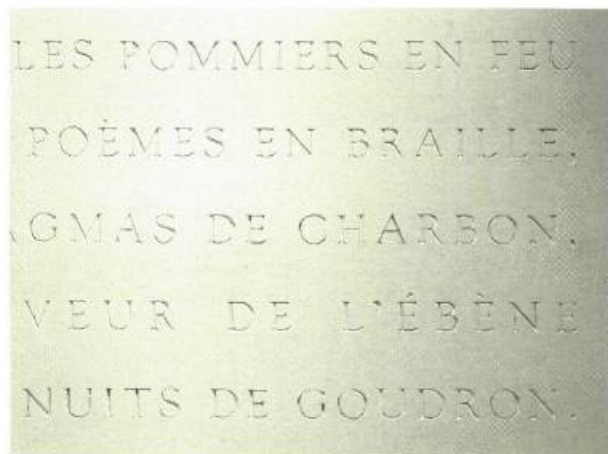
La pensée religieuse est la pensée qui porte une attention scrupuleuse, pieuse à ce qui lui échappe. La piété est l'effort d'écoute envers soi-même et, par delà, envers l'autre, puisque l'autre résonne en nous comme l'écho étouffé de discordances inintelligibles, hostiles, qui nous viennent d'ailleurs. Comment pourrions-nous jamais accueillir l'étrangeté de ce qui nous blesse si nous n'avons pas la moindre pitié pour la faiblesse humaine, pour cette condition qui nous rassemble ? *Miserere nobis* : c'est par pudeur, et peut-être aussi par prudence, que cette prière s'adresse à l'Innommable. Mais c'est à soi-même et à tous les hommes que l'être religieux demande miséricorde. Cette prière n'a rien de plaintif, rien de larmoyant. C'est un appel à la lucidité sur le malheur du monde et à la tendresse pour ceux qui le partagent avec nous. Le malheur, sa fatalité ne nous empêchent pas de vivre, ni d'aimer, ni de rire ; ils sont, qu'on le veuille ou non, la condition de notre dignité et de notre joie. C'est parce que personne n'est à l'abri du malheur que, comme le dit un proverbe hindou, le bonheur est inévitable. Il n'y a plus de joie possible là où l'on croit pouvoir bannir la souffrance pour toujours, plus de vie là où la mort n'est qu'une ennemie à combattre.

Qu'advient-il alors d'une civilisation qui se donne pour tâche d'éliminer la souffrance et la mort ? C'est une civilisation en voie de perdre toute notion de piété, une civilisation de la démesure qui n'a qu'un mot à la bouche, qu'une

idée en tête : vaincre. Vaincre, c'est-à-dire éliminer tout ce qui fait obstacle à la victoire : la maladie, la faiblesse, la récession, la négation, la nature, l'autre quel qu'il soit. L'ennemi est toujours nommable et nommé, il est l'obstacle, sans cesse renaissant et changeant, à écraser. Sans lui la victoire n'aurait pas d'objet. La victoire a besoin de ce qu'elle détruit ou réduit pour continuer son chemin. Vaincre est une tâche sans fin, une tâche qui n'a ni terme ni finalité. Et pourtant notre civilisation pense cette tâche comme quelque chose qu'il s'agit d'achever, de mener à bout. Pareille visée ne souffre aucune contradiction. C'est dans le refus radical de la contradiction et de la souffrance inhérente au déchirement que notre civilisation montre le plus violemment à quel point elle n'est plus religieuse.

Une civilisation non religieuse a, plus que toute autre, besoin de Dieu ou de ce qui en tient lieu. Loin d'avoir disparu, Dieu s'est tout au plus effacé derrière de moindres divinités. Mais, comme la garde impériale, il reste en réserve pour les moments décisifs. En temps normal on se contente des stars (idoles jetables et recyclables), de la puissance financière, de l'autorité scientifique. Sorte de retour au paganisme, mais à un paganisme desséché, depuis longtemps sorti du bassin de la cosmogonie et de la mythologie. Face aux grandes épreuves, ces piètres divinités ne suffisent pas. Il faut alors ressortir d'urgence le nom du Tout. Mais ce tout est aussi pauvre que les objets épars de nos adorations quotidiennes. Dieu, convoqué aux côtés des présidents et des généraux, entre dans l'utilisation la plus triviale possible : instrument d'une volonté de vaincre qui est décidément à l'opposé de l'esprit religieux.

Dieu est politique. Dieu a toujours fini par servir le pouvoir, particulièrement chez les mo-



Monochrome noir (détail) de Miguel A. Berlanga, 1998

DR

nothéistes. Son usage était même d'autant plus efficace et nocif qu'il s'accompagnait, pour beaucoup, d'une foi authentique — et c'est bien cette ferveur religieuse que nous reprochons aujourd'hui à l'autre d'utiliser contre nous. « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens » (célèbre phrase attribuée au légat du pape au siège de Béziers en 1208, lors de la croisade contre les Albigeois), l'ordre est d'autant plus terrible qu'il s'adresse à des croyants authentiques : tuer devient une œuvre charitable. Dieu, son usage ne sont donc pas pires aujourd'hui que jadis. Et je ne crois pas qu'il faille regretter le temps où, en Chrétienté, foi en Dieu et ferveur religieuse paraissaient indissociables — encore que, dans la définition que je propose, l'esprit religieux, à toute époque et en tous lieux, n'a justement besoin ni de Dieu ni d'aucun dogme.

Reste à se demander ce qu'il advient du spirituel dans des sociétés qui invoquent Dieu tout en se prétendant laïques. Le moins qu'on puisse dire est que, dans ces circonstances, Dieu ne saurait être le nom de l'indicible mais la confirmation bruyante que la raison et la vérité sont du côté de ceux qui se réclament de son simulacre. Cet usage laïque de Dieu au service des convictions démocratiques et libérales n'est-il pas la manière moderne de garder ce que la religion a de plus détestable ? Ne sommes-nous pas des fanatiques sans piété ? Tout fanatisme, d'où qu'il vienne, n'est-il pas finalement l'adversaire le plus acharné de la pensée religieuse ?

Si seulement nous étions véritablement dans un monde sans Dieu ! Alors, l'invite à être un peu moins impie, à être un peu plus attentif au manque, pourrait faire entendre sa faible voix.

THIERRY HENTSCH